

La Peste (la quarantaine), Albert Camus (1947)

De « On pouvait cependant » à « dans des planètes différentes » (p214/215)

1 On pouvait cependant avoir d'autres sujets d'inquiétude par suite des difficultés du
ravitaillement qui croissaient avec le temps. La spéculation s'en était mêlée et on offrait à
des prix fabuleux des denrées de première nécessité qui manquaient sur le marché ordinaire.
Les familles pauvres se trouvaient ainsi dans une situation très pénible, tandis que les
5 familles riches ne manquaient à peu près de rien. Alors que la peste, par l'impartialité
efficace qu'elle apportait dans son ministère, aurait dû renforcer l'égalité chez nos
concitoyens, par le jeu normal des égoïsmes, au contraire, elle rendait plus aigu dans le
coeur des hommes le sentiment de l'injustice. Il restait, bien entendu, l'égalité irréprochable
de la mort, mais de celle-là, personne ne voulait. Les pauvres qui souffraient ainsi de la faim
10 pensaient, avec plus de nostalgie encore, aux villes et aux campagnes voisines, où la vie
était libre et où le pain n'était pas cher. Puisqu'on ne pouvait les nourrir suffisamment, ils
avaient le sentiment, d'ailleurs peu raisonnable, qu'on aurait dû leur permettre de partir. Si
bien qu'un mot d'ordre avait fini par courir qu'on lisait, parfois, sur les murs, ou qui était
crié, d'autres fois, sur le passage du préfet : « Du pain ou de l'air. » Cette formule ironique
15 donnait le signal de certaines manifestations vite réprimées, mais dont le caractère de
gravité n'échappait à personne.

Les journaux, naturellement, obéissaient à la consigne d'optimisme à tout prix qu'ils
avaient reçue. A les lire, ce qui caractérisait la situation, c'était « l'exemple émouvant de
calme et de sang-froid » que donnait la population. Mais dans une ville refermée sur elle-
20 même, où rien ne pouvait demeurer secret, personne ne se trompait sur « l'exemple » donné
par la communauté. Et pour avoir une juste idée du calme et du sang-froid dont il était
question, il suffisait d'entrer dans un lieu de quarantaine ou dans un des camps d'isolement
qui avaient été organisés par l'administration. Il se trouve que le narrateur, appelé ailleurs,
ne les a pas connus. Et c'est pourquoi il ne peut citer ici que le témoignage de Tarrou.

25 Tarrou rapporte, en effet, dans ses carnets, le récit d'une visite qu'il fit avec Rambert au
camp installé sur le stade municipal. Le stade est situé presque aux portes de la ville, et
donne d'un côté sur la rue où passent les tramways, de l'autre sur des terrains vagues qui
s'étendent jusqu'au bord du plateau où la ville est construite. Il est entouré ordinairement de
hauts murs de ciment et il avait suffi de placer des sentinelles aux quatre portes d'entrée
30 pour rendre l'évasion difficile. De même, les murs empêchaient les gens de l'extérieur
d'importuner de leur curiosité les malheureux qui étaient placés en quarantaine. En
revanche, ceux-ci, à longueur de journée, entendaient, sans les voir, les tramways qui
passaient, et devinaient, à la rumeur plus grande que ces derniers traînaient avec eux, les
heures de rentrée et de sortie des bureaux. Ils savaient ainsi que la vie dont ils étaient exclus
35 continuait à quelques mètres d'eux, et que les murs de ciment séparaient deux univers plus
étrangers l'un à l'autre que s'ils avaient été dans des planètes différentes.